

**Cadeau ! 4 nouvelles inédites**



**L'été, la canicule, un collègue qui aime écrire et qui lance un défi ... relevé par 4 professeurs du régendat : voici le résultat !**

**Bonne lecture !**

### **Mais qu'est-ce qu'il a, ce Georges ?**

Marre de cette chaleur ! Putain, on étouffe ici ! Si au moins je pouvais prendre une douche ! Si ce connard de proprio prenait seulement la peine de la réparer ! Avec les 200 euros qu'il me pompe chaque mois, il pourrait le faire, non ? Tout ça pour 20 mètres carrés avec vue sur les toits ! Et ce satané Velux qui est coincé, même pas possible d'aérer. J'en peux plus, il n'y a vraiment pas d'air ici, même la nuit on n'arrive pas à respirer. Et leur sale « gamin » qui n'arrête pas de hurler, il me casse les oreilles ! On lui passe tout, à celui-là, tous ses caprices ! Jamais vu ça, pourri gâté ! Ça fait une semaine qu'il braille, toutes les nuits... Il fait ses dents ou quoi ? C'est sûr, si ça continue, je vais vraiment lui faire la peau à ce gamin, à leur « petite merveille », comme ils l'appellent. À leur connard de Georges, oui ! Bon, en attendant, je sors les sacs-poubelles : ils puent avec cette chaleur. Ça me fera du bien de prendre un peu l'air de la nuit.

\* \* \*

Monsieur et madame De Smedt sont des gens simples et heureux. Elle, c'est Régine. 42 ans, employée communale, au service « Population » dans une antenne administrative. Un travail de bureau, simple, mais exigeant beaucoup de précision, d'ordre et une application stricte des procédures administratives. Horaires réguliers, une seule collègue un peu envahissante, mais bon... Les contacts avec les administrés sont limités et c'est mieux comme ça : « Votre photo d'identité n'est pas sur fond blanc, il faudra en rapporter une ! », « Non, le bancontact ne fonctionne pas aujourd'hui... »...

Lui, c'est Tony. 47 ans, technicien dans une firme d'installation d'adoucisseurs d'eau, chargé des entretiens. Son univers professionnel, c'est sa camionnette-atelier, et les caves de ses clients. « Bonjour Madame, je viens pour l'entretien de l'adoucisseur... » et « Tout est en ordre, signez ici... et à l'année prochaine ! » sont quasiment les seules phrases qu'il prononce sur sa journée de travail.

Tous deux forment un couple tranquille, uni, qui a pu, après quelques années de mariage, acheter une petite maison mitoyenne dans le centre-ville : un prêt en quinze ans seulement car ils ont transformé le deuxième étage sous les toits en studio, qu'ils louent à qui ils peuvent, la plupart du temps des gens un peu marginaux (ça occasionne quelques désagréments, mais c'est une bonne rentrée d'argent). Eux se contentent du rez-de-chaussée et des deux chambres

du premier. Ils ont une voiture, achetée à crédit, une télévision à écran plat, achetée à crédit, et quelques meubles de style, hérités de la grand-tante de Tony. Ils n'ont pas d'amis, ne sortent pas, sauf le dimanche, le long du canal, seulement au printemps ou en été, quand il fait beau.

Le centre de leur vie, à Régine et à Tony, le seul, c'est Georges. Depuis qu'il est entré dans leur vie, il y a quelques mois seulement, trop tardivement - ils s'en rendent compte maintenant -, Régine et Tony ont su qu'ils avaient enfin trouvé le bonheur parfait auquel ils aspiraient depuis leur rencontre. Un petit être à qui se consacrer corps et âme, à cajoler, à éduquer, à regarder grandir en s'émerveillant de ses progrès, de ses jeux, de ses premiers pas maladroits. Si l'amour, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction, pour Régine et Tony, cette direction-là, c'est Georges ! Rien n'est d'ailleurs jamais trop beau pour lui, et le budget de ce qui est maintenant devenu une famille s'en ressent un peu. Mais bah ! Ça n'a pas d'importance ! Ils le savent, que leur Georges est un « gamin » pourri gâté, et ils l'assument, avec les excès de deux parents qui ont attendu un peu longtemps avant de réaliser leur grand rêve de petite famille.

\* \* \*

- Et voilà tes sacs, encore une bonne dizaine ce matin ! Il y en avait bien trois coincés dans une des poubelles de la rue Cathédrale : j'ai eu du mal à les retirer.

- C'est lesquels, ceux de la rue Cathédrale ?

- Ceux-là, toujours les mêmes, les sacs Midl, à moitié déchirés. Qu'est-ce qu'ils puent ! Faut dire qu'avec cette chaleur !

- Voilà 3 semaines que je fouille ces sacs-là à la recherche d'un indice, je vais bien finir par mettre la main sur quelque chose d'intéressant.

- Tu fais quand même un drôle de boulot, tu sais ! Être payé pour fouiller les poubelles, c'est pas banal ! On dit toujours que l'argent n'a pas d'odeur, mais dans ton cas !

- Fais pas chier, éboueur comme toi, c'est pas plus glorieux, à courir derrière un camion qui pue, comme un clebs vicieux excité par une chienne en chaleur !

- Oh, me cherche pas trop, hein ! On est logés à la même enseigne, tous les deux ! Moi, je ramène les sacs, toi, tu cherches à coincer ces salauds qui mettent leurs ordures dans les poubelles publiques au lieu d'acheter des sacs payants. On est comme qui dirait « confrères », des sortes de « justiciers dans la ville », les « incorruptibles des ordures ménagères » !

- T'as vraiment pris un coup de chaud ce matin ! Allez, casse-toi, laisse-moi faire mon boulot, « Monsieur Propre » !

- Bon travail, « Fouille-merde » !

\* \* \*

Où est passée ma liste de courses ? Putain, je l'ai pourtant faite hier soir, juste avant d'aller dormir... Enfin, plutôt juste avant de me coucher, parce que pour dormir, avec les pleurnichements de Georges... Ah, il me les casse ! Mais qu'est-ce qu'il a, ce Georges ? C'est parce qu'il a tout le temps les yeux de merlan frit de ses deux connards de parents braqués sur lui qu'il braille comme ça ? Le désespoir de n'être aimé que par deux imbéciles qui bavent d'amour devant tous ses caprices ? D'ailleurs, c'est pas brailler qu'il fait, on dirait une hyène à l'agonie ! Bon, ben, je la trouve plus, ma liste, bordel ! Elle a dû tomber de la table. Va falloir la refaire ! Sans rien oublier... Allez, je la refais, exactement comme hier. Faut dire qu'il m'a énervé, hier, Georges, avec ses gémissements ! Quel chialeur ! Tiens, je la montrerai à Fred à l'entrée du supermarché, ça le fera marrer :

24 Pils
Chips paprika
Cigarettes
Emmenthal
Lardons
Tomates pelées
Pâtes
Pain
Pots de yaourt
PEAU DE GEORGES !!!

\* \* \*

Monsieur et Madame De Smedt regardent Georges. Ils lui sourient d'un air attendri et néanmoins un peu interrogateur. « Mais qu'est-ce qui se passe Georgie, mon chéri, tu as encore mal quelque part ? Tu nous fais de belles petites quenottes bien pointues ? C'est ça qui te fait mal, hein, mon pauvre chou ! Ou c'est simplement la chaleur qui t'indispose ? Mais oui, c'est sûrement ça, hein Papa ? Tu vois, ton papa aussi il a chaud ! Il s'est même mis torse nu ! Mais il ne pleure pas comme toi, lui ! Ah non, c'est déjà un grand garçon, lui ! Allez, ne me regarde pas avec ces grands yeux désolés, tu vois bien que j'essaie de t'aider. Pauvre gamin ! Attends, je vais te mettre le ventilateur. Tu fais vraiment beaucoup de bruit, tu sais ! Enfin, c'est de ton âge, hein mon chéri ! On pousse de grands cris ? On teste ses petites cordes vocales ? Mais c'est bien ça, mon chéri, tu les muscles ! Quand tu seras grand, tu auras certainement une superbe voix pour charmer les filles ! Et quel coffre ! Hein, Papa, on sera fier de lui quand il fera entendre sa grosse voix !

\* \* \*

- Allo, Commissariat du centre-ville, j'écoute.
- Bonjour, Monsieur, c'est la société Panem, recyclage et collecte des déchets. Jean-Marie Jokin à l'appareil. C'est moi qui contrôle les sacs d'ordures déposés illégalement dans les poubelles du centre-ville pour essayer de retrouver les contrevenants. J'ai un petit problème. Est-ce que je pourrais parler à l'inspecteur Francis ?
- C'est moi-même. Bonjour, Monsieur Jokin.
- Oh, bonjour, Monsieur l'Inspecteur. Je ne vous avais pas reconnu.
- Oui, je suis descendu travailler à l'accueil, il fait vraiment trop chaud à l'étage. Alors, quel est votre problème ?
- Voilà, je crois que j'ai identifié le gars qui dépose toujours ses ordures dans les poubelles de la rue Cathédrale : il y avait une facture de téléphone dans un des sacs.
- Ah, très bien ! Mais pourquoi me téléphonez-vous ? Suivez la procédure administrative habituelle.
- Oui, mais attendez ! Derrière la facture, il y avait une liste de courses. Une drôle de liste, à vrai dire. De la bière, des cigarettes, une boîte de tomates, et d'autres choses, mais en bas de la liste, carrément gravés dans le papier tellement le gars a appuyé sur son bic pour écrire - et en plus il a repassé, il devait être drôlement énervé -, enfin, moi, c'est ce que j'imagine ...
- Allez-y, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur cette liste ?
- Eh bien, trois mots, Monsieur l'inspecteur : « Peau de Georges ».
- Et alors ?



\* \* \*

Déjà quatre heures que je suis là : j'ai les mains moites et les pieds poites, comme dirait Johnny Halliday ! Ah, ah, je suis trop drôle quand je fais des feintes ! Faut bien tuer le temps ! C'est bien la seule chose que les flics s'autorisent à tuer, d'ailleurs, le temps ! A part quelques bavures de temps en temps, un flic ne tue pas grand monde... Ah, ah, ah, décidément, je suis de plus en plus drôle ! C'est la chaleur qui ramollit mes neurones... Tiens, vise-moi celui-là ! En voilà un dont les neurones sont vachement ramollis aussi. Mais lui, c'est pas à cause des degrés du thermomètre, c'est à cause des degrés de l'alcool qu'il s'est enfilé ! Ah, ah, désopilant, je devrais écrire des sketches ! Eh, mais, c'est mon client ! Il rentre au 38 ! Bon, on va pouvoir bouger un peu : rapidité, efficacité, discrétion, et main sur le revolver... Ah, le con, il est vraiment bourré, il a laissé la porte d'entrée ouverte. Je l'entends monter l'escalier...

\* \* \*

Tony ? Tony, tu es avec Georges ?... Mais non, il n'est pas avec moi ! Mais où est-il ? Ce n'est pas possible !... Où est-il passé, il n'est plus dans sa chambre ! Georges ? GEORGES ? Mais fais quelque chose, Tony, FAIS QUELQUE CHOSE !!!

\* \* \*

C'est ça, burp..., Georges, vas-y, monte, monte l'escalier, jusqu'en haut ! N'aie pas peur, p'tit Georges, c'est moi, c'est ton copain Greg ! J'te veux pas de mal, j'veux juste que t'arrêtes de m'emmerder. J'veux juste que t'arrêtes de crier, hips..., toutes les nuits ! J'veux juste que tu m'laisses dormir Georges ! Alors, j'vais te faire la peau, Georges ! T'auras pas mal, j'te jure, ça s'ra, hips..., vite fait !

\* \* \*

Qu'est-ce qu'il marmonne dans l'escalier, celui-là ? Il en tient une bonne couche en tout cas ! Que dit-il ? « Emmerder » « Georges », « Faire la peau » ? Putain, mais il va mettre sa menace à exécution, ce con ! Vite !

\* \* \*

Au moment où la main de Greg se refermait sur le cou de Georges, la porte de l'appartement de Monsieur et Madame de Smedt, qui elle aussi était restée entrouverte (la chaleur rendrait-elle les gens distraits ?) s'ouvrit brusquement sur Régine, affolée : « GEORGES, GEORGES, OÙ ES-TU !? ». Celui-ci, à l'appel de son nom, eut un réflexe salvateur : il se retourna brusquement sur lui-même et mordit à pleines dents le poignet de son agresseur, le forçant à lâcher prise. Dans sa course pour redescendre, il passa précipitamment entre les jambes du policier, qu'il déséquilibra. Les mains de celui-ci étaient-elles trop moites ? Ou sa petite plaisanterie sur les bavures policières était-elle prémonitoire ? Le coup partit, passa deux fois entre les barreaux de la rampe et atteignit la tempe gauche de Greg, qui s'écroula. Tout se déroula si vite que son sang éclaboussait déjà le sol du rez-de-chaussée quand Georges sauta dans les bras de sa maman pour la rassurer d'un sonore et joyeux « Wouf Wouf » !

Jean Kattus – avril 2009

## Dors bien Billy !

Et enfin la nuit était tombée, son voile de fraîcheur avait quelque peu soulagé la ville et l'air qui pénétrait maintenant par les fenêtres ouvertes apportait la sensation illusoire que l'on pouvait respirer. L'étau de feu desserrait pour quelques heures son étreinte mortelle.

Depuis six jours, la chaleur suffocante avait remplacé la poussière. Elle s'insinuait partout, par les fentes et les orifices, par les jointures des briques et l'asphalte des toitures. La langue avide léchait les peaux et déposait sur le derme des hommes et des immeubles une sueur acide.

Le jour écrasait. Le soir apaisait. Et l'on voyait, çà et là, des ombres furtives se glisser entre les plis de la cité pour tenter de mordre dans la chair noire et fraîche de la nuit.

La canicule imposait sa loi et sélectionnait.

\*\*\*

Dans un mouvement subtil et sec, la batte, telle une giboulée soudaine, s'abattit sur le crâne chauve et noir du cornet acoustique.

Le plastique dur qui en constituait l'armure éclata en un vomissement floconneux. Les morceaux giclèrent et s'éparpillèrent dans la cabine. Quand la pesanteur eut enfin raison de leur vol fugace, ils se mirent à crisser sous les baskets des adolescents et le téléphone ne fut plus qu'un moignon informe suspendu à une cordelière orpheline.

La membrane émit un dernier bip plaintif, suspendant l'assaut durant un court instant, puis se tut, interrompant définitivement tout lien et toute conversation avec le monde.

La folie ravageuse reprit. Billy et ses acolytes, en une messe barbare, s'activaient de plus belle. Frappant au hasard, dans un tango nocturne, le trio parachevait l'œuvre et la cabine s'affaissa sous les coups et les meurtrissures des battes.

Ite missa est.

L'inactivité que la canicule leur imposait s'était muée ce samedi soir en une destruction gratuite et absurde. Ils étaient en nage, une sueur âcre coulait lentement du front jusqu'à l'embouchure des lèvres. Billy, dans une moue salée de dégoût, cracha par terre. Haletant, il reprit lentement le contrôle de sa respiration comme un sportif après un effort soutenu et lança :

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

- Ah ça c'est du destroy les mecs ! Y'avait longtemps qu'on s'était pas autant marré, pas vrai ? J'veus l'avais bien dit qu'les chelous l'avaient réparée.

Ibra et Fred acquiescèrent en un rugissement primaire et leur cri monta dans la nuit, entre les tours de la cité.

- Bon les gars, basta pour « Saturday night fever façon Billy ». J'suis crevé, j'rentre chez la reme, on s'voit domani. A ciao.

Il était 23h 40 quand le trident se dispersa et qu'il fut avalé par le ventre anonyme de la ville. Au loin, celle-ci éructa d'une sirène d'ambulance.

*Dors bien Billy, dors bien tendre fou, pieux voyou !*

*Tu ne le sais pas encore ou plutôt tu ne le sauras jamais mais ce soir, ton ballet nocturne sera danse macabre.*

*Dors bien Billy !*

\*\*\*

Esteban et Inès s'étaient assoupis devant la télévision. Une fois de plus, Michel Drucker avait bercé leur samedi soir d'un coulis musical rassurant qui, comme toujours, leur donnait l'illusion que leur monde n'avait pas changé.

Sur le bahut, du haut de leurs têtes en bois sculpté, les statuettes de Sancho Panza et de Don Quijote gardaient le petit appartement et veillaient sur les plaines endormies de leurs souvenirs.

Derniers vestiges d'une Espagne lointaine, les figurines avaient abandonné les moulins de La Mancha pour partir à l'assaut, dérisoires héros, des moulins de Wallonie : les belles-fleurs des charbonnages qui, au plus fort des années cinquante, avaient accueilli les immigrés venus du Sud pour être absorbés dans le coeur houiller de la cité ardente.

Combien en restait-il encore de ces gueules noires aux bronches silicosées ? Combien étaient-elles encore ces « Conchita » dont l'accent hésitant se mariait à la langue rocailleuse des corons et enfantait un idiome nouveau, immigré: tendre mélange des mondes et des épices ?

Esteban avait offert ses poumons à la mine, juste retour des choses pour le pain de chaque jour et Inès avait ridé ses mains dans l'eau javellisée des torchons et des lessives au service de ...

Comme tant d'autres, ils n'étaient plus à plaindre.



Inès avait une foi inébranlable dans la tisane au miel. C'était son élixir, son remède miracle. Dans les heures de douleur et d'impuissance, on s'accroche tous à des vérités ridicules que l'on s'est construites.

D'un geste protecteur et tendre, Esteban passa un bras sous l'épaule de son amour et lui céda un peu de force pour l'aider à s'étendre dans le grand lit. Il la couvrit de l'édredon à fleurs fanées par le temps et la misère, embrassa de nouveau le front d'Inès et se dirigea vers la cuisine.

Quand il revint, Inès respirait avec difficultés. Elle serrait les mains contre sa poitrine pour tenter, dans un dérisoire sursaut, de desserrer l'étau qui lui comprimait le cœur.

Affolé, Esteban passa dans la petite salle de bain de l'appartement une chambre, s'empara de l'appareil à aérosols, brisa une ampoule de liquide physiologique et y ajoutant quelques gouttes de Berotec, en versa le contenu dans le cône du masque en plastique.

Inès respirait mieux maintenant, pour un moment le feu de sa forge s'était apaisé.

- Ne t'inquiète pas je reviens tout de suite ; je vais téléphoner au docteur Leclerc. Je suis là dans cinq minutes.

Inès avait le regard fatigué, elle cligna des paupières puis les garda closes. Dans la pièce, l'appareil bourdonnait et une vapeur trouble s'échappait du masque.

Le vieil homme retira du carnet d'adresses la carte de visite du médecin, la glissa dans la poche de son gilet et enfila son manteau.

Le couloir était silencieux. Derrière la porte du petit appartement, dans leur cloche de verre, les aiguilles de l'horloge s'enlaçaient effrontément sur le 12.

*Dors bien Billy !*

Le bouton de l'ascenseur ne réagit pas à la pression du doigt, la lampe demeura froidement éteinte. Lasse de tant d'appels et de coups, la cage avait renoncé à se hisser vers les étages et la porte coulissante de l'ascenseur s'associait à son mutisme.

*Dors bien Billy et merci pour tout.*

11 étages, 240 marches, 12 paliers. A quatre-vingt-deux ans, il est des chiffres qui vous donnent le vertige surtout lorsque la mort rôde et s'insinue entre les rides.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

Esteban n'eut pas le temps d'échafauder des plans et des rancœurs. De son pas raide, il s'avança vers l'escalier et ahana dès la troisième marche.

11 étages pour un ancien... mineur... d'âge... avancé, c'est l'Everest pour un cul-de-jatte.

« T'inquiète pas ma belle, je suis là ! Ton Esteban va te le ramener, le docteur. Respire ma douce. Là, ça va passer. »

Son corps descendait les marches. Sa tête était restée là-haut, dans la chaleur sèche de la chambre.

11 étages, 240 marches, 12 paliers et 10 arrêts pour reprendre son souffle. L'athlète aux bronches minérales déboucha dans la nuit tiède au bout d'une vingtaine de minutes. Aucun journaliste, aucun chronomètre n'était là pour immortaliser la performance. Tout dort, et Esteban ahane.

La cabine téléphonique avait coulé sa chape de béton une centaine de mètres plus loin et le vieil homme pressa encore le pas.

Le verre brisé scintilla dans le halo blafard des lampes et si l'heure n'avait pas été au drame, on aurait pu croire que la nuit et son cortège d'étoiles s'étaient rapprochés un peu plus des hommes et qu'elles avaient fini par déposer sur le bitume granuleux, un peu de leur splendeur. Mais les débris éparpillés, les vitres et la porte éventrées, la membrane noire pendant au bout du fil comme un morceau de baudruche éclatée, brisèrent la magie relative de l'instant et Esteban resta pétrifié et défait.

« Où y a-t-il une autre cabine, pensa-t-il à bout de souffle ? »

*Dors bien Billy ! Ferme tendrement les yeux, le marchand de sabres passe et j'arrive au bout de mon histoire.*

Esteban a atteint l'autre cabine. Esteban a réussi à joindre le docteur Leclerc qui, arraché à son premier sommeil, l'a apaisé et lui a dit qu'il arrivait de suite. 35 ans de soins et de visites auprès de ses deux vieux patients, ça crée des liens et des devoirs.

Esteban a remis le papier dans sa poche. Esteban s'est remis en route pour rejoindre sa belle, là-haut dans sa tour et son tourment.

Esteban a grimpé une à une les 240 marches, franchi les 12 paliers et hissé sa vieille carcasse au sommet des 11 cimes. Quel chevalier servant a réussi cela ? Tu es bien le digne héritier de Don Quijote, preux chevalier, et ton épopée du quatrième âge est une croisade d'amour.

Il a glissé la clé dans la serrure. Esteban ahane encore. Il a chaud comme aux plus chaudes heures du jour. Ce soir aussi, la nuit se décline en canicule.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*









leur lances de se calmer, une fois, deux fois, trois fois. Puis ils s'arrêtent et te regardent en marmonnant. Qu'est-ce qu'il nous veut le vieux ? Tu te remets à penser pendant que ta proie s'approche, pas à pas, pour se jeter dans la gueule de ton flingue. Quoiqu'il arrive, ça va sentir la poudre.

Ton délire ne s'arrête jamais. Des images te hantent, encore et encore, dans tes nuits, dans tes jours, dans ton cerveau prêt à éclater. Tu y as pensé plusieurs fois, te faire sauter la cervelle, ça peut résoudre bien des choses. Mais ce n'est pas grâce à cela que tu as survécu à toutes ces années, non pas du tout. C'est l'idée de retrouver l'homme qui a volé ta vie. Ou plutôt qui a volé tes deux vies. La tienne d'ailleurs ne compte pas. Il y a bien longtemps qu'elle n'a plus d'importance.

Tes frasques de malfaiteur ont duré un an avant que tu ne t'arrêtes dans cette maison de campagne où ta compagne et ton fils, âgé de onze mois, t'attendaient. Sous le soleil d'un pays lointain, tu avais assez d'argent pour te dorer la pilule. Finalement c'est avec un goût amer qu'il a fallu l'avalier. L'Amérique latine te tentait bien. Entre les nazis sponsorisés par la CIA et les fachos de tout poil, il devait bien y avoir une petite place pour ta nouvelle vie. Tu commençais à y croire, à ce rêve d'enfant, au point que tu apprenais l'espagnol. Mais tu avais tort. Et c'est connu, le tort tue.

Ce soir-là, il fait très *caliente*, comme tu le répètes. Au milieu de la nuit, tu te réveilles en sursaut, juste au moment où dans ton cauchemar tu viens pour la centième fois de tuer le policier qui te barre la route. L'étrange sensation de satisfaction que tu éprouves lors de cet événement tourne rance. Assis sur ton lit, la tête entre les mains, l'envie de vomir te prend. Puis finalement tu te retournes pour parler à ta femme qui n'est plus là. Elle est descendue dans la cuisine, probablement avec le petit qui lui aussi dort mal. On se demande pourquoi. Ils sont là assis dans la pénombre de la cuisine, la mère consolant l'enfant. Ta femme te dit de ne pas allumer pour ne pas réveiller le petit, mais tu t'en fous, tu n'aimes pas l'ombre, alors que tu devras pourtant t'y habituer pendant vingt-cinq ans. Ensuite, comme il fait chaud, tu ouvres la porte de la maison pour aérer, puis tu les rejoins, ta femme et ton fils. Sans prévenir, des hommes en armes venus de nulle part font irruption. Ils t'ont vu par la fenêtre éclairée dans la nuit. Des cris et des coups de feu fusent dans tous les sens. Tu es touché, tu t'écroules, mais tu ne sens rien. Ta femme, ton fils, eux sont étendus à côté de toi, dans la marre tragique de ton sang. Tu as vu le flic qui a fait ça, tu l'as vu et jamais tu n'oublieras son regard. Le même que tu as eu quand tu as tué son collègue.

Tu aurais voulu mourir ce jour-là, mais non tu as survécu. Y a pas de justice, décidément.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

Tout se sait en prison. Avec les années, tu t'es renseigné sur celui qui a tiré. Et l'idée de survivre, la raison même de ton existence inutile s'est bâtie autour de ce vœu de justice, de ta justice : retrouver l'homme qui a tué ta femme et ton fils, le retrouver et l'abattre. La vengeance n'est pas un plat qui se mange froid, car il faut parfois se brûler aux années pour y goûter. Alors patiemment, avec le temps et les saisons, tu t'es racheté une bonne conduite, au point que tu en es sorti de prison. Ils n'auraient pas dû, te dis-tu souvent, te croire sur parole pour une probation de mise à l'épreuve. Parce que l'épreuve probatoire, elle arrive.

Dos à ton réverbère, pensif, tu regardes du coin de l'œil le couple de bleus, comme tu l'appelles, venir à ta rencontre. L'attention négligée que tu feins te draine tout entier vers le rythme de leurs pas lents et nonchalants. Tu essaies mentalement d'estimer le temps qu'ils vont mettre à croiser ton chemin. Et cet exercice t'épuise. Tu n'as même pas remarqué les deux adolescents vindicatifs qui se dirigent vers toi. Comme ils n'ont pas apprécié tes marques d'attention, ils ont décidé de te le faire savoir, alors que toi tu les as déjà oubliés, perdu dans le présent de ton passé.

À ta sortie de prison, tu fouines un peu. Tu apprends que l'assassin de ton fils a lui aussi une fille et qu'elle porte maintenant, elle aussi, le bleu de la justice. Voilà tu la tiens ta vengeance. C'est elle l'innocente victime qui va payer pour les crimes de son père. Il saura ce que c'est que de perdre une femme et un enfant. Et quand il le comprendra, toi tu n'auras plus aucune raison de vivre, d'où la troisième balle dans ton flingue. Pas une de plus.

Tu ne l'as pas vu venir le gamin, mais son crochet du gauche t'a tout à coup décollé de ton réverbère. Tu n'en reviens pas, il vient de t'écorner la face, sans sommation. Alors tu te redresses, et droit dans les yeux, tu lui dis, pour faire jeune : « même pas mal ». Tu te fais vieux c'est sûr, parce que tu n'as pas remarqué le reste de la bande autour de toi. Il fait chaud et l'avalanche des coups, c'est peu dire, te refroidit. Ça n'était pas prévu. Le dernier son qui te fait réagir, sans pouvoir rien y faire, c'est ton flingue, fer sur pierre, qui glisse de ta poche sur les pavés, aussitôt ramassé par une main baladeuse. Puis la dernière image : tes deux policiers qui courent dans ta direction pour finalement arriver à ta hauteur, et c'est un comble, te sauver la vie. Ils auraient pu se dépêcher quand même. Quelques minutes avant, et la fête c'était pour eux.

Puis plus rien pendant quelques instants.

C'est étrange. Le son est revenu, pas les images. Tu te rappelles en effet que ta génération écoutait plus la radio qu'elle ne regardait la télévision. Alors voilà, du fond de ton puits, tu es en mode *ondes radiophoniques*. Tu entends parfaitement ce qui se passe autour de toi, mais tu es incapable de voir ou de réagir. Il te faut quelques minutes pour comprendre que

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*





## **L'homme de l'air dans la nuit chaude**

Les rails luisent, le tram glisse, le temps passe sur les rues immobiles. L'orage a menacé toute la journée et les senteurs de l'été se sont infiltrées dans la ville. Des taches de lumière résistent ça et là au jour finissant. L'homme remet ses lunettes, lève les épaules. Il est las de chercher son chemin dans ce quartier qu'il ne connaît pas. De temps à autre il s'arrête, lorgne le nom de la rue et repart en respirant court. Au moins ne se sent-il plus suivi. En se perdant dans le dédale des rues de la vieille ville, il a semé son poursuivant. Il sait que l'immeuble d'Edith est là dans les parages et qu'il y sera en sécurité. C'est un bâtiment haut, carré, à la façade claire, au porche vert foncé. S'il retrouve le petit square aux bancs rouge vif, il pourra se repérer. Edith l'accueillera, le logera quelques jours et transmettra le tout. Un carrefour qui lui rappelle quelque chose, un feu qu'il se souvient d'avoir brûlé jadis. Le vent s'est levé, une petite pluie chaude s'est mise à tomber. Un chien traverse en haletant devant lui. Brusquement, dans un bruit de volet qu'un commerçant descend, il débouche dans une ruelle qui longe le bout du square. Personne aux alentours. Il respire à grands coups, soulagé.

Comme à son habitude Edith est impeccable, économe en gestes comme en paroles. Pendant qu'un plateau repas surgit sur la table basse, apéro rafraichissant, cigarettes à volonté, elle ne pose pas de question. Plus tard, la soirée est longue, étouffante, derrière les volets clos. Cette fois les questions fusent, précises. L'envie de dormir est irrésistible. On verra plus clair demain.

Deux jours se sont écoulés. Déjà l'homme est à nouveau sur le terrain. Tapi dans le noir derrière un réverbère, il prépare le moment. La chaleur est toujours là, épaisse. On la croirait abritée au coeur de la ville basse. Le carillon de Saint-François le sort de son inertie. Comme un chat errant, il se glisse dans la ruelle, se faufile vers la lumière. Un couple le frôle, ne semblant pas le voir. Sur la Place des Arts qu'il a bien connue autrefois, il s' imagine bêtement être appelé par son prénom. Il regarde la fontaine de ses yeux éberlués, se laisse éblouir sans même s'en apercevoir. Un aboiement derrière les poubelles résonne comme un signal. Il se soulève avec légèreté, se hisse sur le mur et rebondit de l'autre côté. Oublié un instant, la moiteur ambiante le ressaisit. L'homme est soudain en nage sous sa chemise de lin. Les pas amortis par l'herbe du parc, il se déplace vers une porte basse, à l'arrière du manoir.

Accablé de chaleur malgré l'énorme ventilateur, l'officier de police Boleton n'y tient plus. « Cette canicule est infernale, je vais faire un tour » lance-t-il à la cantonade. Ses hommes se tassent, muets, derrière les mauvais stores. Dans le soir sans étoile, le commandant marche lentement, profitant de la relative fraîcheur du dehors. En moins de dix minutes, il s'est détendu. Il va faire demi-tour quand il entend dix heures qui sonnent à Saint-François. La Place des Arts est déserte à cette heure. Vraiment déserte ? Pas sûr. Le policier se frotte les yeux, fourrage dans ses cheveux. Là-bas, une longue silhouette vient de sauter le mur qui abrite le manoir. Etrange façon de rendre visite ! Un réflexe professionnel pousse Boleton en avant. Il contourne le mur, trouve dans la broussaille l'étroit passage qu'il connaît bien, et s'avance dans le parc. Il ne s'est pas trompé. Malgré l'obscurité, son œil aiguisé tombe sur l'homme occupé à forcer la serrure. En un éclair, l'œil allumé par le plaisir du chasseur, il bondit sur sa proie, lui coince son arme sur la tempe. Bienfaisante canicule qui l'a conduit jusqu'ici !

L'homme n'en revient pas. Se faire cueillir comme ça, comme un vulgaire cambrioleur ! Lui dont le Bureau entier vante l'instinct infailible et plaisante l'ouïe de Sioux ! La chaleur, sans aucun doute. Inutile de se battre, il sait qu'on ne pourra pas l'identifier. L'esprit à vif, ruminant une issue, il se laisse emmener comme un débutant.

La matinée déjà chaude trouve Marianne devant son clavier. La pigiste a mal dormi, mais la journée s'annonce bonne. Les nouvelles de l'Hôtel de police sont intéressantes, surtout cette histoire de cambriolage raté au manoir. Les dires du voleur sont flous et laissent les policiers perplexes. Il ne semble pas être d'ici. D'où vient-il ? Que cherchait-il chez les Durant, connus pour leur « Chez nous, rien à voler » ? Voilà qui fleure bon son mystère et qui fera un bon article pour *Le Sud*. Marianne peaufine son papier.

Chang-Yu transpire en silence. Dans son bermuda, il dégouline déjà alors qu'il n'est pas midi. L'ennui, peut-être ? Trop longtemps qu'il planque ? Trop peu d'air et trop peu d'idées pour s'aérer le cerveau ? Tout à l'heure il est sorti acheter une baguette et un journal. Que faire pour s'occuper, en attendant le retour de son acolyte ? Distraitement il feuillette le journal où il épiluche la rubrique des chiens écrasés, la seule à le faire rigoler. Les yeux fendus comme ceux d'un chat, il tombe en arrêt, la bouche entrouverte. Là ! Cette description précise du personnage, les explications confuses et le lieu évoqué ! Est-ce possible ? Une telle chance ? Retrouver sa trace comme ça, par un stupide article dans un stupide journal ? Après

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

l'avoir suivi pendant des heures et l'avoir perdu dès le premier soir dans la vieille ville ? Le chef sera content et le félicitera cette fois, après l'avoir si durement injurié. Vérifier l'information sera un jeu d'enfant pour Tcheng-Li qu'il va lancer sur la question. D'un coup, la sueur lui a séché, la chaleur paraît moins dense, on dirait même que circule un léger courant d'air.

Les deux Chinois se faufilent dans la nuit, pareils à des funambules sur leur fil. Malgré l'accablante chaleur, Chang-Yu se sent l'âme joyeuse. Cette fois il tient son homme, tout a été vérifié. Cette Marianne qui a signé l'article doit être jeune et jolie. S'il pouvait, il l'embrasserait. Là-bas l'Hôtel de police se découpe dans le semi-clair de lune. La canicule ne lâche pas, mais déjà les compères neutralisent les alarmes. A pas furtifs, ils repèrent la cellule puis tournent le passe, dans un léger grincement.

L'homme, alerté, s'est dressé sur son lit. Mais il est trop tard quand, dans la pénombre il reconnaît les faciès peu amènes. Décidément, pour lui tout va de travers. Que ferait Edith dans un cas pareil ? Muselé, emmené par une force irrésistible, il sait qu'il lui faut lâcher prise. Quel désastre ! Mieux valait cinquante flics français, avec de faibles charges contre lui, que ces deux singes d'Orient qui ont de rudes questions à lui poser. Ficelé en un tour de main, jeté sans ménagement sous une bâche puante à l'arrière d'une voiture, l'homme sent les virages pris à toute allure. Au fond de sa cellule, dépouillé de tout, il n'avait aucun moyen de prévenir. Même Edith le croit en sûreté et attend les fichiers. Qui au Bureau pourrait se douter ? Ce retour au pays ne lui aura pas porté chance ! Les Chinois roulent toutes vitres baissées, au moins il ne périra pas étouffé. Comment repérer la direction prise ? Il y a eu tout à l'heure un arrêt péage, remonte-t-il vers le nord ? Les heures tournent, la route est interminable.

L'officier de police Boleton ne peut pas détacher ses yeux de la cellule vide. Ses hommes sont formels, les traces ne mentent pas, le prisonnier a été aidé de l'extérieur. Dans ce cas, il ne s'agit plus d'une gouape en mal de liquide, mais d'une association de malfaiteurs ! Peut-être sont-ils un groupe, qui combine un gros coup ! Le vieux Durant n'est pas très loquace. Il va falloir remettre ça. Boleton essuie son visage, prend le temps de se rafraîchir le col. Les ventilateurs n'y suffisent plus. Et cette météo infernale qui annonce le même enfer pour toute la semaine ! Jamais connu pareil mois de juin. Mais déjà il s'active, cette affaire l'intrigue, le sort de sa routine. En fin de matinée, surpris par un coup de fil de la Préfecture, le policier a l'impression d'avoir ferré un poisson pas comestible qu'il aurait dû

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à*



accablé par le soleil de midi, l'homme se coule doucement dans l'ombre de la vieille ville. Il sait que les Chinois sont hors jeu pour un temps.

Dans l'air tropical de son bureau, derrière la vénitienne grise de poussière, le commandant Boleton s'impatiente sur la lecture des rapports du jour. Quelques PV de roulage, deux bagarres de voisinage, une femme battue dans une ruelle, des vols de portefeuille, la routine quoi ! Et là, qu'est-ce que c'est ? Boleton lit distraitement, puis il se concentre, soudain attentif. Une histoire abracadabrante de Chinois défenestré, ce n'est pas banal, ça. Des témoins affolés parlent d'une « scène comme dans les films », évoquant la victime, mais surtout un homme grand et très mince aux cheveux noirs très courts, à la chemise jaune pâle, qui a sauté de toit en toit, avant d'atterrir devant eux et de disparaître en tanguant dans une ruelle ombragée. Boleton éclate de rire, d'un rire inextinguible. C'est son homme, il en est sûr ! L'homme de l'autre soir, celui qu'il a coffré comme à l'exercice. Il s'était bien trompé, ce n'était pas un cambrioleur, et ce n'est pas non plus un scandale politique. Une évaison express avec un complice, un Chinois jeté d'un 6<sup>e</sup> étage en plein centre-ville, un numéro de trampoline sur les toits, le préfet qui enjoint de « foutre la paix » au vieux juge Durant, ma parole, on nage en plein services secrets ! L'officier imagine plaisamment des équipes rivales, prêtes à s'entre-tuer pour un renseignement. Il renifle à plein nez l'exquise odeur de la DST. Dommage, on ne saura jamais. Quoique. Si l'homme de l'air se repointe, il le reconnaîtra et ne le lâchera plus.

Dans la torpeur du soir, le policier sort, décidé à prospecter dans le quartier. L'homme s'y cache toujours, il le parierait. Rapidement sur les lieux, Boleton s'engage dans les ruelles. Il se voit dans la situation et erre aux aguets, brusquement dans la peau de l'homme. Où un fuyard peut-il le mieux se cacher ? Où sera-t-il le mieux protégé ? Chez une femme, évidemment ! Trouver la femme, foi de Boleton, et il trouvera l'homme ! Là-haut six coups sonnent au carillon de Saint-François, des coups qui résonnent âprement, comme si venait de démarrer un compte à rebours.

Yvonne Charlier

